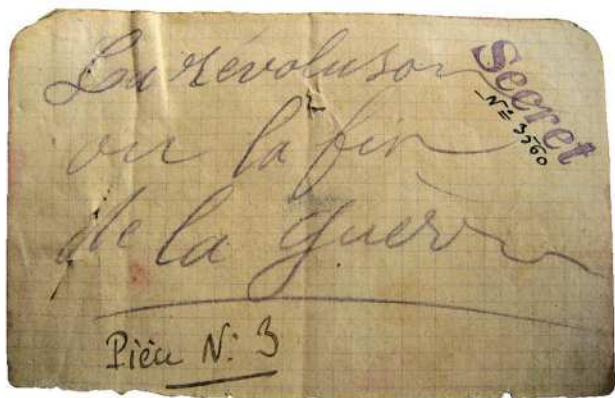


André Loez
14-18. Les refus
de la guerre
Une histoire des mutins



folio histoire

Extrait de la publication

I N É D I T

COLLECTION
FOLIO HISTOIRE

André Loez

14-18
Les refus
de la guerre

Une histoire des mutins

Gallimard

Extrait de la publication

Cet ouvrage inédit est publié
sous la direction de Martine Allaire

Le lecteur trouvera des compléments à l'ouvrage (tableaux, bibliographie détaillée, témoignages et documents) dans l'annexe en ligne consultable à l'adresse:
< <http://www.crid1418.org/doc/mutins> >.

© *Éditions Gallimard, 2010.*

André Loez, agrégé et docteur en histoire, enseigne au lycée Georges Braque d'Argenteuil et à l'Institut d'études politiques de Paris. Il est membre et webmestre du Crid 14-18 (Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918).

Introduction

«Faites-moi fusiller mais je ne monterai pas aux tranchées, d'ailleurs ça revient au même.» Le soldat qui lance ces paroles de défi à son lieutenant se nomme Henri Kuhn. Il est menuisier dans le civil à Châlons-sur-Marne, et combat depuis trois ans au 20^e régiment d'infanterie, avec lequel il vient de participer aux sanglants combats de Moronvilliers durant l'offensive du Chemin des Dames. Mais ce 29 avril 1917, avec deux cents de ses camarades, il entre en désobéissance.

Le départ pour les premières lignes était prévu à minuit, avec une longue et dure marche nocturne, dans un secteur exposé aux bombardements et aux gaz, afin de relever un autre régiment. Les soldats ont discuté toute la journée des combats à venir, et ils ont esquissé le refus à la soupe du soir : «On parlait qu'il ne fallait pas monter.» Le pain et vin aussitôt reçus, au lieu de mettre sac au dos, ils sont une centaine à quitter l'enceinte du camp où stationne le régiment, près de Mourmelon dans la Marne, à une dizaine de kilomètres en arrière du front. Quelques-uns font le tour des baraquements pour exhorter les autres à la

désobéissance, comme le soldat François Collin, cultivateur près de Saint-Malo, 21 ans : « Tout le 2^e bataillon s'en va, c'est la pagaille, les camarades ne montent pas, moi non plus je ne monte pas ! Allez, venez ! »

Dès lors, le désordre s'étend. À mesure que le camp entre en « effervescence », les gradés et les officiers accourent, ordonnent, haranguent. Ils tentent d'intercepter les hommes qui « se débinent » et vont se cacher dans les bois voisins à la faveur de l'obscurité qui tombe. Des conversations s'improvisent entre les chefs et les soldats qu'ils connaissent le mieux, pour les ramener dans le devoir, « en faisant entrevoir les conséquences de leur acte : les travaux publics ou le poteau d'exécution ». Mais les injonctions et les menaces tombent dans le vide. Aux ordres répétés de s'équiper et de remonter, les soldats opposent le silence, l'inertie ou la fugue. Pire, ils prennent la parole et contestent leurs supérieurs : « C'est oui ou c'est non ? — Non, vous me faites chier. » Un petit groupe de soldats — de mutins, désormais — parcourt le cantonnement en criant : « À bas l'armée, à bas les officiers, à bas les gradés. » Dans un complet renversement des normes, le camp militaire résonne du refrain de l'*Internationale* que les mutins reprennent en chœur.

Mais la transgression est aussi brève qu'elle est forte. Les mutins n'ont nulle part où aller. Ceux qui se sont esquivés seront tôt ou tard retrouvés. Les gendarmes racontent la recherche des soldats désobéissants :

Sur ordre de M. le Général commandant la 33^e DI nous nous sommes mis spécialement à la recherche du soldat Bourgade du 20^e RI inculpé d'abandon de poste au moment où sa compagnie montait aux tranchées. Nous l'avons découvert près d'un abri de bombardement au sud du quartier Fleurus (Camp de Châlons). Nous l'avons arrêté pour abandon de poste et, après avoir été fouillé, il a été remis à la prison du QG.

Les cachettes sont rares, et l'indiscipline difficile, dans une armée en guerre. Avec les efforts de répression et de remise en ordre que déploie l'institution militaire, la mutinerie se délite au bout de quelques heures. Bon gré, mal gré, au terme de longues discussions avec les officiers qui font alterner menaces et promesses, les soldats retournent à l'obéissance. Décidé à poursuivre l'action, le fantassin Thibault s'en désole. À ceux qui finissent par s'équiper, il lance, provocateur et amer : « Vous êtes des lâches, ce n'est que la frousse qui vous fait remonter. Vous voyez bien, nous, nous ne montons pas. » Mais sa désobéissance ne durera pas beaucoup plus longtemps. Isolé, avec trois de ses camarades, il est retrouvé et arrêté le lendemain matin. Le Conseil de guerre de la 33^e division, dont dépend le régiment, se réunit quinze jours plus tard pour les juger. Tous quatre sont condamnés à mort¹.

Ce bref refus durement châtié ouvre l'intense mouvement d'indiscipline qu'on nomme les mutineries de 1917. Quelques semaines durant, des dizaines de milliers de soldats refusent ainsi de « remonter » aux tranchées, défient l'autorité et dénoncent la guerre. Ces hommes et leurs actes sont le sujet de ce livre.

Les contours et les silences des mutineries

Ce n'est pas la première fois que des soldats désobéissent au cours de la Grande Guerre, surtout à proximité d'offensives meurtrières. Dès 1914, de tels « incidents » se sont produits parmi les « poilus », vite étouffés ou réprimés. En ce sens, les faits décrits ci-dessus sont presque banals. La suite l'est moins : l'épisode n'est pas isolé et l'indiscipline s'étend. Le scénario du désordre ébauché par les hommes du 20^e RI dès le 29 avril se prolonge aux mois de mai et juin 1917 en plus d'une centaine d'événements différents, dans les deux tiers des divisions de l'armée française, où alternent manifestations, désertions, refus, pétitions, chants, cris et confrontations, négociations pacifiques et affrontements violents. En des dizaines de lieux, chaque soir ou presque, des soldats improvisent des actes et des discours construisant un même mouvement de désobéissance.

Pourtant, sur le moment, cet événement n'est pas clairement identifié comme tel. Dans un courrier lu par le Contrôle postal, un soldat hésite sur la manière de nommer ce qui se passe dans l'armée française au printemps 1917, et qui semble pouvoir faire se terminer la guerre :

Peut-être aurons-nous la fin plus tôt que nous croyons parfois ; c'est que le moral des poilus ne devient pas bien épatant. Il y a un peu de scandale en ce moment et c'est un peu général partout. Un certain genre de grèves, quoi² !

L'indiscipline qui se généralise mêle en effet une grande variété de pratiques individuelles et collectives. La violence affleure quelquefois : celle des mutins qui règlent des comptes avec des chefs détestés, dont quelques-uns sont insultés (« Buveur de sang ! Assassin ! »), frappés ou mis en joue ; celle de l'armée, avant même la trentaine d'exécutions qui viendront conclure la crise, lorsqu'un lieutenant-colonel tire à la mitrailleuse sur des soldats en révolte, faisant trois blessés et un mort. Le plus souvent, la désobéissance est pacifique, n'impliquant parfois que deux ou trois soldats qui crient leur dégoût du conflit (« À bas la guerre ! Vive la révolution ! »), ou des individus isolés qui partent en permission sans autorisation. Ailleurs, des régiments entiers entrent en révolte, nomment des délégués, signent une pétition témoignant d'une « intention bien déterminée de ne plus retourner aux tranchées », manifestent sous un drapeau rouge improvisé et tentent de rejoindre Paris pour « parler aux députés » et « demander la paix ».

Tous ces actes participent bien d'un même événement hors du commun, qui constitue le seul moment de refus ouvert de la guerre dans la société française en 1914-1918. Surgissement inattendu, et sans réel lendemain, de l'indiscipline dans une guerre meurtrière et depuis trente mois presque immobile, irruption de pratiques et de paroles civiles au cœur de l'institution militaire, rupture radicale et massive avec l'apparent consensus patriotique, brèche spectaculaire et multiforme de l'obéissance, les mutineries de

1917 voient agir ensemble, à la stupeur des officiers, des soldats aux origines sociales diverses, aux opinions politiques différentes et aux cultures protestataires dissemblables.

Mais faire l'histoire de cet événement et de ses protagonistes se heurte à de nombreux obstacles. Le premier concerne les silences des sources et des acteurs : le récit laconique de la mutinerie au 20^e RI laisse dans l'ombre bien des éléments. Sur les deux cents soldats désobéissants, on ne connaît que quatre ou cinq noms. Les raisons, les préparatifs, la temporalité précise et les contours même des faits restent obscurs. À cela, une raison essentielle : la mutinerie s'écrit et se décrit peu. Si les responsables militaires déploient une intense volonté de savoir et multiplient les enquêtes et les rapports, ils sont en même temps gênés par le scandale de la désobéissance, et tentés de l'occulter et de l'étouffer. Les mutins eux-mêmes sont les plus silencieux. Parmi les centaines de témoignages combattants publiés ou inédits qui constituent un socle pour l'étude du conflit par les historiens, il a fallu attendre la fin des années 1970 pour disposer d'un très bref récit « de l'intérieur » d'une mutinerie, et il n'existe à ce jour que deux courts textes qui racontent cette expérience³.

Surtout, comment peut-on comprendre l'irruption soudaine et simultanée de ces mobilisations ? Comment expliquer la variété des formes de refus ? Quelle est l'ampleur de ce mouvement, et quel sens lui donner ? Pour répondre à ces questions, il faut revenir sur les manières dont l'événement a été jusqu'ici compris, perçu et délimité.

*Les mutineries : présence mémorielle
et construction historiographique*

Avec les mutineries, en effet, on n'aborde pas un aspect inconnu de la Grande Guerre. Dès l'origine, ces faits inouïs sont intensément commentés et discutés. Ils ont pourtant un statut mémoriel étrange, entre forte résonance — la question des exécutions, en particulier, alimente la controverse⁴ — et difficulté à aborder le sujet de front. L'événement troublant de la désobéissance suscite à la fois un flot de publications et des silences durables : jugements, bilans et oublis des mémorialistes, généraux et dirigeants ; invectives des polémistes et des pacifistes ; euphémismes embarrassés des historiens dans l'immédiat après-guerre, enfin, en l'absence de tout témoignage direct⁵. Sans jamais être un « tabou », les mutineries n'ont qu'une présence incertaine dans l'espace public.

On le vérifie à travers leur place marginale dans la fiction de guerre, et surtout leur complète absence d'une production cinématographique pourtant abondante sur la Grande Guerre, où les enjeux de la Justice militaire sont fréquemment évoqués⁶. Ainsi, l'on fait souvent référence au film de Stanley Kubrick *Les Sentiers de la gloire* ; pourtant, celui-ci, adapté d'un roman dont l'action se déroule en 1916, ne concerne en rien les mutineries ni même le refus de guerre. Cela illustre la confusion très fréquente qui est faite entre les « mutins » de 1917 et les « fusillés » des années

précédentes, nouveau signe d'un statut mémoriel ambigu et incertain⁷.

L'événement a également une très forte charge politique, ce qu'a confirmé la controverse née du discours du Premier ministre Lionel Jospin à Craonne en 1998, qui l'évoquait à demi-mot⁸. Pièce importante des argumentaires pacifistes dans l'entre-deux-guerres, les mutineries ont également contribué à faire de Pétain un « sauveur », ce qu'il ne manque pas de rappeler dans les discours tenus à Vichy⁹. Cette résonance des mutineries dans l'espace public et politique est encore vérifiable dans les années 1950 et 1960, aux temps de la guerre froide et de la guerre d'Algérie, qui réactivent les questions que pose le risque révolutionnaire ou de la désobéissance militaire. C'est dans ce contexte, et en réaction à une profusion d'ouvrages plus ou moins sensationnalistes¹⁰, que paraît le premier travail historique consacré aux mutineries et fondé sur des archives.

Les événements de 1917 deviennent objet d'histoire avec la publication en 1967 de l'ouvrage de Guy Pedroncini¹¹. On doit insister sur ce livre, parce qu'il constitue la mise en forme des mutineries sur laquelle toutes les réflexions postérieures vont s'appuyer. Ses conclusions ont été reprises sans critique par l'historiographie¹², voire — privilège rare — dans les manuels scolaires¹³. L'ouvrage constitue en fait une réponse aux évocations antérieures des mutineries qui y voyaient l'effet d'un complot pacifiste, ou un exemple de répression sanglante avec des fusillés par centaines : pièces en main, il contredit ces deux idées. Il réduit en fait le caractère scandaleux ou exceptionnel

de l'événement, en le limitant à la sphère militaire, simple réaction « contre les massacres des attaques sans espoir ». Il attribue aux mutins une série de pensées et d'intentions attestant de leur patriotisme maintenu. L'assertion la plus forte, et sur laquelle on sera amené à revenir, est assénée en conclusion : « Les mutineries ne sont pas un refus de se battre, mais le refus d'une certaine manière de le faire¹⁴. »

Mais une recherche neuve sur une division d'infanterie, menée en 1994 par l'historien américain Leonard Smith, révèle les limites de l'approche de Pedroncini, « biaisée et incomplète en raison de sa focalisation sur Pétain¹⁵ ». D'autres éléments permettent de relever la fragilité de nombreuses conclusions. Outre les citations dénuées de sources¹⁶ (l'auteur cite plus souvent encore, à l'appui d'un argument, un carton entier, voire, sans plus de précision, les « archives de la Justice militaire¹⁷ »), le recours fréquent dans l'ouvrage à une psychologie sommaire conduit à l'énonciation de généralités discutables (« L'Allemand est brave et il se bat bien, lui aussi. Et puis, en tranchée, le vieil instinct joue : c'est lui ou c'est moi. Autant être chasseur que gibier ») ainsi que de paralogismes assénés comme des évidences : « Les hommes sont demeurés fort calmes. Il s'agit donc d'une révolte essentiellement militaire¹⁸ » — à croire qu'à l'ordre de la révolte militaire s'opposait le désordre de la révolte civile.

Se plaçant explicitement du côté du commandement et de l'armée, faisant l'éloge des « bons soldats », l'auteur voit les mutineries comme des « assauts contre les tranchées de la discipline ».

Elles relèvent du registre médical : une « fièvre » attestant d'une « maladie », un « mal » transmis par « contagion », laissant des « séquelles », même après sa « guérison ». Celle-ci serait l'œuvre de Pétain, qui est l'objet d'une hagiographie spectaculaire et non déguisée : sont loués son « grand mérite », sa « fermeté noble », sa « hardiesse dans l'action », action d'ailleurs « efficace et profonde » puisque, « chef de guerre impérieux », il a « su se montrer à la hauteur du drame¹⁹ ».

Cette lecture pathologique, dont on retrouve de nettes traces dans la récente et par ailleurs rigoureuse étude de Denis Rolland (les mutineries comme « moment de vertige », « instant de faiblesse », « grogne », « symptômes d'un mal profond²⁰ »), prend sa source dans les discours portés par les Anciens Combattants. Dans un court article de 1957, Maurice Genevoix, porte-parole indiscuté de la « génération du feu », explique les mutineries par le sentiment d'abandon ressenti au cours de la guerre par les combattants, « comme un abcès qui mûrit sournoisement aux profondeurs d'un organisme, et brusquement l'empoisonne et l'enfièvre²¹ ». Toutefois, l'effet le plus dommageable d'une telle vision des faits tient peut-être moins à ses attendus moraux ou politiques qu'à la conception mécaniste du social qui la sous-tend. La désobéissance est considérée comme une conséquence immédiate de difficultés militaires : une « réaction aveugle » aux attaques pour Guy Pedroncini, un « exutoire » pour Denis Rolland²². Les causes qui lui sont assignées — échecs militaires, lassitude de la guerre, dureté des conditions de vie, montée dans un secteur

difficile — n'ont en fait rien de spécifique au printemps 1917. Surtout, la question de savoir comment et pourquoi on passe à l'acte, avec quels buts, quelles difficultés, quels risques, est presque entièrement délaissée. Ainsi, Denis Rolland écrit, à propos d'une des premières mutineries dont il reconstruit avec finesse le contexte, « les soldats ont *simplement* voulu se soustraire à une attaque²³ ». Mais pourquoi s'y soustraire en 1917, et non les années précédentes ? Pourquoi, surtout, l'ont-ils fait en même temps que des milliers d'autres ? Comment s'est organisée leur action ? Et peut-il y avoir quoi que ce soit de « simple » à désobéir collectivement, dans une armée qui a exécuté près de cinq cents de ses soldats dans les trois premières années du conflit ?

Plus profondément, cette conception de la désobéissance, en ne prêtant pas attention aux acteurs, à leurs pratiques et à leurs représentations (les revendications des mutins sont pour Pedroncini un « leitmotiv monotone²⁴ »), rejoint la vision « spasmodique » du social, dans laquelle les individus passent mécaniquement de la détresse à la révolte²⁵. Retrouver l'épaisseur d'un événement qui ne va pas de soi, à travers les pratiques et les expériences de ses acteurs, est d'autant plus nécessaire qu'un vif débat historiographique s'est récemment développé, autour des questions d'obéissance et de désobéissance dans la Grande Guerre.

*Les mutins et la controverse
du « consentement »*

À partir de la fin des années 1990, porteurs d'un vaste projet de révision de la configuration historiographique (une « entreprise de démolition », comme ils l'écrivent avec franchise²⁶), un groupe de chercheurs associés à l'Historial de la Grande Guerre de Péronne, et en particulier Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, ont avancé un certain nombre de notions visant à renouveler l'explication du conflit. Ils soutiennent ainsi qu'une « culture de guerre » partagée explique l'adhésion des contemporains à la guerre. Cette adhésion intime et prolongée, selon eux sous-estimée, inséparable d'un patriotisme ardent et de la haine de l'ennemi, constitue un « consentement » au conflit, qui serait le fait majeur de la période²⁷.

On comprend que, dans un tel tableau, les refus de guerre aient dû être minimisés ou neutralisés. Ceux qui s'y intéressent, et Pedroncini le premier, y sont accusés de « complaisance historiographique pour les refus », et les événements de 1917 réduits à « la mutinerie de quarante mille hommes au total » sur « deux millions de combattants²⁸ ». Sur le fond, ces auteurs, mobilisant les travaux de L. Smith et l'idée d'une « négociation de l'obéissance », opèrent un retournement interprétatif. Ils prolongent hardiment les conclusions déjà hasardées par G. Pedroncini déniaient toute volonté de paix aux mutins, et font de ceux-ci « les plus patriotes des soldats-citoyens », se mutinant

en définitive pour obtenir de meilleurs généraux, parce que « la guerre devait être victorieuse²⁹ ».

Dès lors, l'image couramment diffusée des mutineries dans l'historiographie est celle, réductrice et rassurante, d'un événement mineur, heureusement surmonté et vite refermé. On évoque des désobéissances « tardives et limitées³⁰ », qui seraient une simple « négociation » de l'autorité³¹, à la « marge » du conflit³², ou encore une simple « grève des tranchées », loin d'une contestation de la guerre radicale ou politisée³³. On le verra, ces images de mutineries « modérées » et de mutins « patriotes » ne correspondent pas aux réalités du printemps 1917.

Mais engager la discussion, et rappeler la diversité d'un événement précisément irréductible à une nature unique, ne signifie pas prendre la position opposée dans la controverse, et transformer les mutins en emblèmes du refus ou de l'antipatriotisme. On ne vise pas ici à remplacer une simplification par une simplification inverse. Bien plutôt, on aimerait critiquer les modèles d'explication de la guerre qui font de la volonté et de la conscience individuelles (le « consentement ») le ressort des actes et des pratiques sociales.

Pour cela, il importe de replacer les soldats et les acteurs de la Grande Guerre dans les cadres collectifs où ils évoluent, pris dans des réseaux et des liens sociaux et institutionnels. C'est ce que l'on désignera ici comme une hypothèse sociologique : face au conflit, ce qui fait agir et « tenir » les soldats relève du fonctionnement social d'ensemble, et non d'une addition de décisions ou d'engagements renvoyant au patriotisme des

individus³⁴. On s'aperçoit alors que faire la guerre constitue moins un libre choix qu'une épreuve partagée et une évidence collective, rarement discutable — sauf peut-être en 1917.

*Définir les mutineries :
un continuum d'indiscipline*

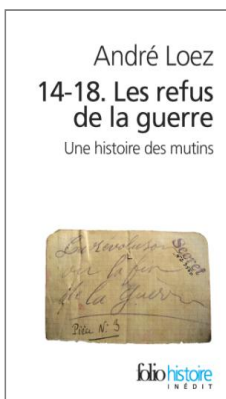
De quoi parle-t-on lorsqu'on évoque les « mutins » et les « mutineries ? » Ce dernier terme n'a rien de courant pour les contemporains. Le code de Justice militaire prévoit le crime de « révolte » à son article 217, mais celui-ci est relativement peu employé à l'époque, par les tribunaux comme par les témoins. Parmi les officiers qui sont en position d'autorité, à même de nommer ce qui se déroule, l'hésitation est palpable. « Incidents », « faits d'indiscipline », « graves faits », « troubles », « désobéissance collective » sont autant de termes qui reviennent de manière presque interchangeable, avec, parfois, la mention d'un caractère « révolutionnaire » ou tout au moins « regrettable » et « sédition ». Dès lors, la question existe de savoir si le mot de « mutinerie », relevant surtout de la pensée militaire anglo-saxonne, est bien adapté aux événements de 1917³⁵. On maintiendra pourtant l'usage des mots « mutineries » et « mutin », en l'absence d'alternatives efficaces — le motif de la « grève » qu'on analysera ne nous paraissant pas à même de le remplacer comme dénomination d'ensemble, et d'abord parce que les cadres légaux, institutionnels et événementiels des grèves et des « mutineries » sont incommensurables. Des « muti-

DU MÊME AUTEUR

DANS LES TRANCHÉES DE 1914-18 (en collaboration avec Rémy Cazals). Pau, Cairn, coll. «La vie au quotidien», 2008.

OBÉIR/DÉSOBÉIR. LES MUTINERIES DE 1917 EN PERSPECTIVE (ouvrage collectif dirigé en collaboration avec Nicolas Mariot). Paris, La Découverte, 2008.

CARNETS SECRETS 1914-1918 d'Abel Ferry (nouvelle édition en collaboration avec Nicolas Offenstadt). Paris, Grasset, 2005.



14-18. Les refus de la guerre.

Une histoire des mutins

André Loez

Cette édition électronique du livre
14-18. Les refus de la guerre. Une histoire des mutins d'André Loez
a été réalisée le 02 août 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070355235 - Numéro d'édition : 180214).

Code Sodis : N43103 - ISBN : 9782072405976
Numéro d'édition : 229243.